

Hélène Marienské
Fantaisie-sarabande

roman



« Elle était un défi. »

Extrait de la publication

Flammariion

Fantaisie-sarabande

Hélène
Marienské



Peut-on supporter d'un mari avare et volage qu'il vous empoisonne la vie? Non : on le tue.

Peut-on, lorsqu'on est belle à se damner, supporter de vivre au sein d'une famille de nazillons misérable et malodorante dans les friches de la Lorraine? Non : on profite de sa beauté pour s'en sortir.

Angèle la meurtrière, Annabelle la prostituée de luxe ont dit non. Elles se rencontrent : coup de foudre. Elles disent alors oui, oui à l'amour, la déraison, la passion. Oui, la femme est clairement l'avenir de la femme.

Si ce n'est qu'un flic enquête sur le meurtre du mari d'Angèle...

Une comédie réjouissante qui mêle fantaisie policière, romance et pornographie débridée.

Hélène Marienské est l'auteur de Rhésus (P.O.L., 2006, Prix Lire du meilleur premier roman, Prix Madame Figaro/Le Grand Véfour, Mention spéciale du Prix Wepler, Prix du 15 minutes plus tard) et, en 2008, d'un recueil de pastiches, Le Degré suprême de la tendresse, aux éditions Héloïse d'Ormesson (Prix Jean-Claude Brialy).

Flammarion

Fantaisie-sarabande

DU MÊME AUTEUR

Rhésus, POL, 2006 (Prix Lire du meilleur premier roman, Prix Madame Figaro/Le Grand Véfour, Mention spéciale du prix Wepler, Prix du 15 minutes plus tard).

Le Degré suprême de la tendresse, Héloïse d'Ormesson, 2008 (Prix Jean-Claude Brialy).

Hélène Marienskié

Fantaisie-sarabande

roman

Flammarion

© Hélène Marienski et Flammarion, 2014.
Publié avec l'accord de l'Agence Pierre Astier & Associés.
ISBN : 978-2-0813-3335-2

A.

Les sociologues s'accordent pour considérer que l'esprit d'initiative, l'indépendance, la volonté de triompher des obstacles, la combativité économique, la mobilité géographique, la multiplicité des conquêtes amoureuses, la capacité à prendre des risques physiques et psychiques, l'efficacité, l'adaptabilité et la rapidité confèrent à l'homme de notre temps comme des siècles passés prestige, charme, et respectabilité.

Prenons maintenant une pute.

Est-elle dépourvue des qualités que nous venons d'énumérer ? Aucunement : elle les cumule à l'inverse, car elles sont les conditions *sine qua non* de sa survie économique. Et pourtant, les putes, sauf exception, n'acquièrent que peu de prestige, et aucune respectabilité.

Quant au charme, c'est une autre affaire.

Annabelle Mansuy ratait le car qui la conduisait au lycée de Metz une fois sur deux. L'autostop s'imposa.

Des messieurs la cueillirent ainsi sur le bord de la route après le virage de Freyming-Merlebach. Dès qu'elle s'asseyait, ils causaient, la questionnaient, et très vite se racontaient.

Son parleur préféré était Pimpon, chômeur qui devait son sobriquet aux brusques rougeurs qui accusaient ses émotions. C'était un benêt doctrineur si obtus qu'il semblait sorti d'une comédie. Les platitudes inspirées qu'il énonçait dans sa 205, sentencieux comme un *dottore*, la faisaient rire tout haut. Il comprit qu'elle se moquait : il devint amoureux. Chaque soir, il patientait jusqu'à la fin des cours pour la reconduire chez elle. Il préférait souvent les chemins de traverse et s'arrêtait sur un bas-côté pour lui faire des déclarations :

— Tu m'excites. Tu me mets en feu.

Pour préciser sa pensée, il s'emparait de sa main, qu'il imposait religieusement sur son pantalon, et la fixait avec des regards infinis.

— Impossible.

— Impossible n'est pas français, affirmait-il en dégrafant sa braguette.

— Je me garde pour Fred.

Fred était sa meilleure amie, sa seule amie. Ses caresses étaient si délicieuses qu'elle lui avait juré fidélité.

— Mais Fred ne compte pas, c'est une fille.

— Pimpon, t'es trop con.

— Si tu veux, tu resteras vierge. On n'est pas obligés de toucher au sacré.

Un système de troc se mit en place : il lui apprendrait à conduire, et elle le laisserait se faire plaisir. La leçon d'abord, et si elle était satisfaite elle le récompenserait. Ils étaient convenus qu'une demi-heure d'effort serait suivie d'un quart d'heure de réconfort.

— T'as le sens des affaires, nota Pimpon.

Elle prit ça pour un compliment.

— Et tu sais quoi, ça m'excite.

Elle apprit ainsi les bases, on met le contact, rétro arrière, rétro à gauche, on débraie, on passe en première, et c'est parti. Il était écarlate dès le début de la leçon, et elle lui suggérait « respire, mon grand, respire, sinon on n'ira pas loin ». Il haletait comme un faune. « Pimpon, si tu ne te concentres pas, on arrête tout. » Il inspirait profondément, rangeait ses mains sur les cuisses et se composait un air de professeur sage. Elle quittait les petits chemins et glissait sur les voies rapides. Pimpon, extasié, observait ses gestes assurés et la laissait se griser de vitesse... pendant vingt-huit minutes. Alors, intraitable :

— Tu prends la première sortie.

— Pimpon, s'il te plaît...

— Dans cinq cents mètres.

— Mon Pimpounet...

— Rien du tout.

Et ils quittaient son paradis d'asphalte.

À l'issue de la première leçon, Pimpon la fit rouler sur une piste sableuse, le long du fleuve, et lui demanda d'arrêter le moteur.

— Tu as droit aux seins, lui dit-elle, car elle avait remarqué qu’il bégayait plus lorsqu’elle était décolletée. Ce jour-là, elle avait boutonné jusqu’au cou un chemisier fleuri. Pimpon s’empourpra. Elle lui tendit crânement sa gorge. Il l’effleura à travers l’étoffe. Ses mains semblaient, en tremblant un peu, chercher le contour du sein, puis sa pointe. Il détacha un à un les boutons, lentement. Elle croisa les mains sur l’appuie-tête, dans un geste d’attente indifférente. Souffle court, il ouvrit largement son corsage : elle était nue jusqu’à la taille. Il bredouilla un amphigouri de compliments et caressa, parfois doux, parfois brusque. Il embrassa, lécha le bout du sein puis le sein tout entier, à grands coups de langue surprenants, pris d’une fougue de bête. Il la mordilla, puis la mordit tout à fait, très fort. Elle accepta ces barbaries, se taisant toujours, et les gémissements de Pimpon provoquèrent dans son ventre une émotion jamais ressentie.

La fois suivante, elle put rouler à son goût, trop vite et violant toutes les règles. Elle se prit à faire la course avec les rivales les plus puissantes, criant sa joie d’enfant affolée par sa liberté. Autour d’elle rutilaient des bolides. Elle doubla une Audi par la droite. Pimpon afficha un grand calme et se contenta de lui indiquer d’une voix neutre la fin de la leçon.

— Aujourd’hui, les fesses. Tu fais ce que tu veux, mais tu n’entres pas. Et devant, pas touche.

Pimpon hocha une tête rubiconde, releva d’un coup la jupe. Elle était nue jusqu’à la taille. Il tenta d’étouffer un cri, en vain. Fermant les yeux après les avoir levés

au ciel, car elle était cruelle alors, elle s'allongea à plat ventre sur les deux sièges avant, les fesses sur ses genoux offertes à son regard et à ses mains, les jambes un peu entrouvertes. Cinq minutes au moins, sur les quinze qui lui étaient imparties, s'écoulèrent sans un mot ni un geste. Elle n'était peut-être pas à son goût, de ce côté-là ? Mais soudain il s'empara du paquet, et follement, goulûment, embrassa, pétrit, griffa, fessa. Elle resta de marbre – ou plutôt le feignit. Il reprit les actions dans le désordre, plus sauvagement, la faisant voguer sur son ventre qui s'animait, baisant, mordant, faisant claquer de plus en plus fort le plat de ses deux mains, écartant ses fesses comme pour dissocier les deux demi-globes d'un abricot. Souffle coupé, elle dissimula son visage dans ses cheveux. Il s'interrompt, humecta ses doigts de salive, et caressa le trou secret, qui aussitôt se contracta. D'une claque sur le flanc il la força à se remettre à genoux et reprit les caresses circulaires et très lentes, obscènes et délicieuses. Jamais il ne pénétra ne fût-ce que du doigt l'accès qui lui avait été interdit. On ne sait lequel des deux fut le plus puni.

La dernière leçon fut silencieuse. La route, les bolides, tout indifférait Annabelle. Par fierté, elle tint la demi-heure réglementaire, puis demanda où garer la 205 :

— Choisis, murmura Pimpon avec un drôle de sourire.

Dans la clairière, il attendit à son accoutumée ses indications. Elle restait muette.

— Elle veut quoi, la princesse ?

— Tout, Pimpon. Ce que tu as déjà fait, et le reste.

Et Pimpon, Pimpon qu'elle avait cru si sot, développa à nouveau la thèse (le haut), l'antithèse (le bas), et aboutit à une synthèse qui lui enseigna dans un même mouvement la dialectique, le baiser des hommes, la tendresse, l'audace, l'abandon, les odeurs étranges du mâle et les paradoxes du plaisir.

A. 2

Une femme marche d'un pas vif, boulevard Voltaire. Elle regarde droit devant, ne voit rien des flâneurs du dimanche qui s'attardent dans le soir qui tombe. Le ciel d'hiver est rose, strié de nappes violettes, il chatoie de reflets sombres, mais ce cliché non plus, elle ne le voit guère, ni que Paris a paresseusement conservé, éteintes, obsolètes, les guirlandes de Noël, silencieuses comme le souvenir du tapage. Murée dans ses pensées, oublieuse des fêtes qui ne l'ont pas réjouie, sans un regard pour les boutiques de vêtements qui habituellement aimantent son œil, elle fait glisser derrière elle une valise à roulettes, une fort grosse valise de bonne marque, apparemment neuve – cuir sombre. Le personnage s'arrête : Angèle Guillometaz redresse d'un geste mécanique son bagage, un vaste Vuitton authentique, qui reste ainsi, à sa droite, vertical et pesant. Puis elle lance, énergique, son bras gauche légèrement vers le haut, replie d'un mouvement délié l'avant-bras, regarde l'heure à son poignet.

Elle se hâte, glisse au passage, de sa main gantée de cuir, une enveloppe dans une boîte aux lettres jaune et se retrouve quelques minutes plus tard, en nage, sur le quai de la gare de Lyon, où le train de Clermont partira dans un quart d'heure. Elle entend là quelqu'un qui l'appelle de son nom d'écrivain :

— Gabrielle Lazné !?

C'est un romancier américain, dont elle a un peu oublié le nom, quelque chose comme Dick Horny. Elle a naguère passé trois jours avec lui ainsi qu'avec une quinzaine d'autres écrivains du monde entier dans un château tout blanc posé sur un parc allemand entouré d'une campagne inexorablement plate, à Kiel. Baltique, prés clairs, prés sans fin, charcuterie à tous les repas, bière tiède. Un machin type « Assises mondiales du roman global » qui consistait comme souvent à enfermer dans une cage dorée quinze ego littéraires gonflés de particularismes exacerbés, mal masqués par un universalisme de façade, et de les stimuler de diverses façons, de les faire causer, exposer, ferrailer, pour voir ce qui allait se produire. Angèle-Gabrielle s'était ennuyée, comme souvent dans ce genre d'occasion.

Elle se souvient vaguement s'être distraite avec Nick. Il parlait un français châtié et lui avait paru plutôt intelligent, pour un Américain. Angèle, un soir, avait tenté de le battre au poker en usant de sa botte secrète : son pied voilé de soie noire s'insinuait, au mépris des règles de Vegas, sous la table, dans son entrejambe pour, à travers l'étoffe du pantalon, lui masser la queue. Mais le schnaps coulait alors trop dru pour qu'elle garde aujourd'hui un souvenir précis de la suite. Qui a bien pu gagner ? Ont-ils ? N'ont-ils pas ?

Pour éviter la dangereuse blessure d'amour-propre que lui infligerait à coup sûr l'oubli de son prénom, elle répond :

— Salut cow-boy ! Où allez-vous sans stetson ni éperons ?

— Clermont, pour une signature. Et ensuite, cap sur Lyon, la meilleure gastronomie de France... Mon éditeur m'a prévu un parcours épatant. Je vous aide ?

Angèle, sans façon, le laisse s'emparer de son élégante valise, qu'il parvient à grand-peine à hisser dans le wagon en poussant divers jurons yankees, Bloody Hell et Fucking kills me – excuse my french. Le supposant curieux des expressions françaises, elle lui apprend que dans la langue de Molière sa valise pèse un âne mort – dead ass. On rit. L'un et l'autre s'épongent et s'assoient face à face, attendant le départ du Paris-Clermont.

L'Américain pose avec soin à côté de lui une étrange petite mallette rigide. Angèle, se sentant obligée à quelques politesses :

— Je ne savais pas que vous étiez en promo pour la rentrée de janvier ?

— Oui, mon petit traducteur vient de finir de s'occuper de mon dernier roman noir, *Hot blood and sausages*. Ils n'ont rien trouvé de mieux que de traduire le titre par *À la recherche du sang perdu* ! Les cons ! Est-ce que j'ai vraiment l'air d'un petit Marcel du polar ?

Qu'importe, Dick Horny vient tout juste de toucher ses droits, âprement négociés par son agent. Il a gentiment braqué son aimable éditeur français. Les quelques journalistes télé qui comptent lui font les yeux doux. Tout va bien...

D. H. arrive de New York, et accorde en toute simplicité et avec une assurance sans faille une série d'interviews, avec une scénographie réglée : les présentateurs,

souvent sur le bord de leur chaise, parfois même quasiment à genoux en une posture d'oblation, se fendent de questions en anglais avec un accent qui trahit leur statut de provinciaux des lettres globalisées, et une voix off concentrée fait la traduction des réponses du maître du roman américain. Lui, pendant ce temps, reste immobile face caméra en laissant admirer ses yeux clairs vaguement narquois, sa belle gueule qui en a vu d'autres. Il fait parcimonieusement résonner des propos qui tranchent.

Chacun connaît le roman avec lequel il est entré en littérature, et dont le caractère fictionnel est régulièrement remis en cause, sans preuves il est vrai : Zach Horby, le jeune héros, un New-Yorkais, étudiant comme le fut Horny à Columbia grâce à l'héritage coquet légué par son père mort prématurément, croise, lors d'une errance dans le Bronx, où il enquête pour la documentation de son premier roman, un SDF qui est le parfait sosie de son père et qui le dévisage d'un air hostile en passant son chemin. L'homme agite ses hardes, profère des insanités mêlées de vagues menaces. Pris de peur, l'étudiant ne se déplace plus qu'armé et accompagné, mais ce SDF fantôme de son père revient hanter Zach dans ses lieux, chie dans son couloir, le houspille à grands cris dans la rue, jusqu'à s'installer un jour dans l'amphithéâtre où il fait un exposé et y faire un esclandre alcoolisé. Après une enquête familiale, Zach découvre que son père lui avait caché la regrettable existence d'un frère jumeau, dit « Ted l'infâme », avec qui il entretenait des relations détestables et qui s'était mis au ban de la famille, disparaissant.

sant littéralement pour une vie de Bukowski asocial, provocateur, poivrot, obscène et désespéré, mais sans aucun talent littéraire et affligé de penchants parasites.

Un soir après les cours, dans le labyrinthe de la ville-monde, l'oncle Ted barre ostensiblement la route de Zach et lui tend la main d'un air mauvais. Le héros lui fait l'aumône de plusieurs dollars. Il n'y est pas du tout : l'oncle réclame plus, beaucoup plus. Sa part des biens de la famille, dont il dit avoir été honteusement spolié. Violent, il tente, d'une lame de rasoir brutalement sortie de sa poche, d'égorger Zach qui résiste. L'étudiant réunit alors une partie de la somme, juste ce qu'il peut extraire de ses comptes pour ne pas mettre en péril ses études, et la donne à un autre SDF, pour qu'il assassine le frère jumeau de son père et fasse disparaître son corps dans l'Hudson. Le titre français du roman est *Sans chair fixe*, et aucune interview ne peut se faire sans que l'histoire semi-légitime qui intronisa Horny ne soit finement rappelée, ni que l'intéressé ne tienne à son sujet des propos ambivalents sur le partage de la réalité et de la fiction, le thème universel de la mort du père et la toute-puissance imaginaire de la ville debout.

L'ambiguïté plaît.

OVER

Vient alors la question qu'Angèle craignait depuis le départ. Où en sont ses projets ? Qu'a-t-elle écrit depuis la dernière fois ? Ce n'était pas mal du tout, ce qu'elle avait pondu. Un peu tarabiscoté, mais couillu.

Le train part.

La réponse d'Angèle se fait attendre. Dick, dans un sourire d'encouragement, ouvre la mallette à côté de lui. Sont disposés, bien calés dans une feutrine rouge, un château-haut-brion d'un bon millésime, deux verres de dégustation, un tire-bouchon et une tablette de chocolat Valrhona.

— À-valoir de mon éditeur pour mon prochain livre ! glisse-t-il avec un clin d'œil à Angèle, qui ne peut s'empêcher de songer que le prix du kit sybaritique dépasse probablement les émoluments du traducteur — pensée interrompue par un beuglement américano-gargantuesque :

— La France, c'est pour le plaisiiiiir !

Encouragée par le haut-brion, sentant qu'elle n'a plus grand-chose à perdre, Angèle se laisse alors aller à une confession : c'est la panne sèche, Dick, le trou noir. Rien ne marche. Vie à l'arrêt. Elle dort, beaucoup, elle mange, trop, elle continue à vivre et à écrire malgré la certitude de n'être plus qu'un rat de laboratoire déjà cancéreux qu'un chercheur insouciant (ou

sadique ?) aurait oublié dans son inutile labyrinthe. Les mots sonnent faux, les phrases tournent en rond, les personnages sont des fantoches, le style d'une platitude à se taper la tête contre du béton : tout ce qu'elle ébauche est d'une médiocrité à pleurer.

— Tu sais ce que j'écris dans mes fameux carnets en moleskine, en ce moment ? Des listes.

— D'idées ?

— De fringues à acheter. Ça me calme.

Dick lève une épaule, hoche la tête et propose : bois un coup, poupée.

Ce qu'elle fait. Puis : Je piétine, je m'entête, je renonce, je perds la raison, je tente d'oublier ma déchéance dans le stupre, mais tu sais ce que c'est. Je suis morte. Over. Gabrielle Lazné n'existe plus. Il n'y a plus qu'Angèle Guillometaz, petite prof de lettres sans vocation ni talent pédagogique coincée à Millau, ville plus connue pour faire moisir ses roqueforts à l'ombre d'un pont à bagnoles et pour avoir lancé les attentats bovesques au MacDo que pour son apport littéraire. Plus rien qu'Angèle Guillometaz, la femme de son vieux de mari dont elle subit la célébrité pianistique en public, les frasques, la pingrerie et les manies anticonsuméristes en privé.

Dick approuve d'un fucking something et la ressert tout en la sermonnant, en évangéliste yankee capable de temps à autre de quelques psaumes entraînants et bien rythmés :

— C'est typique ! Vous autres profonds Européens pétris de catholicisme, vous êtes fichus pour la littérature ! Incapables, petits chéris, incapables que vous êtes de vous libérer du poids de votre tradition. Trop de

génies vous écrasent avant que vous ayez allumé votre mac, ils vous plaquent au sol, ils vous arrachent les tripes avec les dents, tous les Montaigne, les La Fontaine, les Molière, les Balzac, les Baudelaire, les Rimbaud. Et les Flaubert... « Écrire sur rien »... Vous êtes tétanisés, poor you... Vous devriez faire comme nous, hommes nouveaux du nouveau monde, story tellers... Écrire de vraies histoires bigger than life, avec des personnages, une intrigue, du rythme, de l'amour, du cul. Une vision du monde. Des valeurs. Ou des contre-valeurs. Au lieu de quoi... Vous faites des mines, vous vous regardez écrire, vous ne pensez pas une seconde à votre lecteur. Pauvres choux ! Vous ne pouvez pas faire tourner une petite cuiller dans une tasse de thé à un de vos personnages sans consistance sans vous demander comment et dans quel sens Proust l'aurait fait avant vous, pas vrai ?

Angèle, silencieuse enfin, hoche la tête. Cause toujours...

— Et ce qu'auraient écrit Stendhal et Céline à votre place, et comment dépasser les interdits du Nouveau Roman... Ah là là, ça vous a achevés, l'ère du soupçon. Et vous tournicotez, vous demandant, aussi bien que Roland Barthes, comment ne pas écrire le roman qu'on a toujours eu l'ambition d'écrire.

Elle regarde sa bouche. Ce type ne comprend rien à la littérature, il écrit de la daube, mais il est assez sexy, avec son arrogance.

— Arrête de pleurnicher, libère-toi ma petite, surtout écris chaque jour : cinq pages, rien de moins ! Bosse nom de dieu, be professional, et vis, voyage, baise, tue... enfin tu vois ce que je veux dire.

Et en plus des yeux intéressants, assez dissymétriques.

— Tiens, je suis prêt à parier cent dollars que dans cette sacrée valise qui pèse comme tu le dis un âne, il y a essentiellement des bouquins, des kilos de bouquins qui te suivent partout ! Et pas un seul page turner...

Angèle se penche alors vers lui pour lui répondre à mi-voix avec un fin sourire :

— Si tu savais...

— Tu es une femme rangée, Gabrielle. Eh bien, libère-toi : écris l'histoire d'une femme délivrée de toutes les conventions sociales. L'histoire... tiens, l'histoire d'une pute. Une pute, tu m'entends. Et que la pute, ce soit toi. Et ensuite, fais-toi payer, cher !

Arrivée en gare de Clermont. Déjà ? On s'embrasse, on se promet de se retrouver à New York, pour fêter la traduction du prochain chef-d'œuvre de Gabrielle Lazné.

Sitôt sortie du train, Angèle appelle le 06 83 14 39 40 : personne ne répond, elle ne laisse pas de message.

Elle attend sa correspondance à Clermont pendant trois quarts d'heure et dans le froid. Son portable vibre, le nom de Grontec s'affiche : elle ne répond pas. Vingt-cinq minutes d'attente ensuite en gare de Neussargues. Il est deux heures trente lorsqu'elle arrive à Millau. Ces voyages en train sont peu coûteux mais décidément bien longs. Dix minutes de voiture, plein phares, jusqu'à Bazeuges-sur-Cirq. Il y fait vraiment beaucoup plus froid qu'à Paris, il neige encore, il neige toujours, il neige épais, et si elle veut passer aux toilettes, c'est dehors, dans la baraque construite à cet usage. Depuis cinq ans maintenant, les toilettes, à la demande de

Monsieur, très soucieux de l'environnement, sont des toilettes sèches. Pas de chasse d'eau. Pas de gaspillage. Le moins de dépenses possible. Toute une philosophie.

La philosophie dans les latrines, où elle pisse des stalactites, elle commence à s'en lasser, notez.

Heureusement Nathalie, que nous appellerons Nat, a bien chauffé la maison.

Angèle pousse la porte sans la fermer à clef, oublie sa pesante valise dans la vaste entrée, devant l'ottomane en chintz rose où repose Juno qui miaule pour la forme, compose à nouveau le 06 83 14 39 40, tombe sur le répondeur, laisse un message rassurant, tout va bien, le voyage s'est bien passé, dors bien mon chéri. Puis jette à la poubelle, après un bref examen rêveur, la dent glissée dans la poche de son manteau, la dent fugueuse, la dent frondeuse, la dent du concertiste déconcerté – une incisive visiblement postiche, assez jaune, dent récupérée elle ne sait pourquoi, au dernier moment, dans un mouvement réflexe sans doute et qui se trouve accompagnée d'une minuscule cocotte dorée en fausse porcelaine, le tout un peu dégoûtant. Jetons aussi la cocotte.

Elle se fait couler un bain extrêmement chaud. Ouvre un carnet en moleskine, noir et neuf. Sort son stylo, le dévisse pensivement. Observe la page vierge. Une histoire de pute, vraiment ? Son cœur bat en charmade. Enfin ? Ça revient, c'est là ? Non, trop tôt. Un whisky plutôt, et au lit.

HALO

Elle ne souriait pas, elle ne regardait pas, elle allait.

Dix-sept ans : un prodige qui alliait la pureté d'une Vénus jaillie des flots aux promesses de tous les sabbats : elle faisait son effet. Sous l'œil ardent des devantures, déjà consciente des privilèges exorbitants que confère la beauté, déjà soucieuse de la fugacité des fées jouvencelles, Annabelle Mansuy avançait légère vers ailleurs, délicate, pressée, imprévue. Un rayon lui dorait l'épaule, une brise moussait dans ses boucles, découvrait dans une apothéose sa nuque d'enfant. L'amble déliait sa taille. Alors qu'elle cheminait, fière, absente, le monde prenait un tour particulier : elle sentait, caressant peau et pores, une sorte de halo magnétique, comme si la condensation des regards, regards alentis, regards désirants des hommes, regards étonnés, regards émus parfois des femmes, avait modifié la composition de l'air, lui donnant une luminosité, une odeur, une densité inédite. Elle avait une audace, elle était un défi. L'air vibrait d'un soubresaut étrange. Les mâles tressaillaient, sifflaient, commentaient, puis se taisaient, pensifs. Des rêves de plaisir, de chairs mêlées, d'orgies sales, de vice joyeux, de galanterie aussi leur venaient. Son avenir était tout tracé. Combien coûterait-elle ?

CORPUS

L'adversité, ce matin, a un prénom : Gérard. Fanny et Loïc vaquent en ville toute la journée, personne ne passera d'aventure dans le hameau, Ricou ne vient saluer ses chèvres que le matin très tôt et le soir lorsque tombe la nuit, la paix des pâtis semés d'animaux est assurée.

Bazeuges serait on ne peut plus calme, n'était Gérard.

Gérard est à la retraite. Il n'a guère plus de cinquante ans, cet homme, mais un tel miracle survient lorsqu'on a été caporal-chef et que lassé des quolibets de la troupe on a souhaité fuir, loin. On entend souvent dans sa mesure bombiner une radio. Le corps noir et lourd, fort droit, se silhouette souvent sur les chemins alentours, vapeur du souffle aux dents. Il n'est donc pas improbable que Gérard, tout à sa délicieuse oisiveté de jeune retraité, aujourd'hui se promène malgré le froid, traînailler, lambiner, s'occupe outdoor.

Son jardin jouxte celui d'Angèle, qui a justement prévu d'y travailler, d'y travailler tranquille.

Elle pense à Gérard le gêneur, puis aussitôt à Louis, elle pense au dernier concert de Louis Guillometaz, fier comme un roi blanc, cinq rappels, standing ovation, elle pense à Paris où elle veut vivre désormais, et dans l'opulence, et seule enfin, rien ne s'y opposera plus, pense à Millau et à ce monde perdu et vaincu qu'elle

veut fuir, pense à ses cours qui vont encore dévorer sa journée et l'accabler de migraine. Elle pense à ces corsets, mariage, province, enseignement alimentaire, à ces fades servitudes. Elle pense à Nick qui l'a prise pour une bourgeoise coincée : et rit.

Il est tôt, elle n'a cours qu'à quatorze heures. Elle savoure son petit déjeuner comme toujours : lentement. Puis jette un œil sur les cours de l'après-midi. On improvisera, comme souvent.

La valise. La très lourde valise... Elle l'a presque oubliée depuis hier soir.

Elle enfle ses bottes Aigle, va faire un tour au potager. L'hiver ici fige tout, même l'air, même l'eau qui l'été s'écoule le long du jardinet, jusqu'au lavoir vieux. Elle descend au bas du terrain, longe le cabanon sans ses feuilles de vigne vierge, laisse à sa gauche les dix rangées de framboisiers, et derrière le dernier noyer atteint le carré de compost. Accoté au chêne nu qui marque la frontière entre le potager d'Angèle et celui de Loïc, on trouve comme on le craignait Gérard, avec son habituel air farineux et désinvolte, son fameux air de tête à baffes, Gérard qui sourit finement, qui fait l'ange, qui fait la bête. Il salue, coup de casquette abaissée aussitôt que levée. Main velue. D'un bref mouvement de tête vers le compost, il livre au regard d'Angèle son profil de nasique, tente un échange météorologique, s'éloigne enfin en sifflant, faux, un air de Carmen. Et si je t'aime, prends garde à toi.

D'une fourche abandonnée sur le tronc du noyer violet, Angèle taille comme avec une lance guerrière des rectangles de compost, huit, bien réguliers. Le

sol, pris, casse comme glace. Elle entreprend ensuite d'extraire ce pavage de son enclos de bois à claire-voie – opération délicate, mais réglée en quinze minutes. Le sol au-dessous est beaucoup plus meuble que prévu. Elle creuse, fouit, évide autant qu'elle peut. À côté du compost se trouve ainsi, une demi-heure plus tard, un tas vaguement pyramidal de près d'un mètre de haut.

Elle rejoint ensuite la villa, toits bleuâtres et portes blanches, en passant par le bas. Indétectable donc. Elle chasse Juno dehors, pose à plat dans l'entrée trois sacs-poubelles de cent litres qui forment un éphémère tapis gris de deux mètres carrés, ouvre la valise, sort les avant-bras, la cuisse droite, le côté droit puis le côté gauche du torse parsemé de poils pâlis et strié de coups de fouet, le pied droit, et voici la tête salement amochée, sang craché, grand front studieux cabossé, yeux bleus exorbités qui sans regard la regardent, joues tuméfiées presque arrachées, rire macabre des lèvres ouvertes sur une dentition lacunaire, langue violacée sortie de la bouche. La fossette du menton, si jolie, a disparu, remplie de glaires virides. Puis les deux mains, importantes les mains, car Angèle a l'idée qu'elles peuvent toujours faire de l'usage. L'index droit, notons-nous, est malpropre, comme gainé d'une épaisse poussière. On continue, la cuisse gauche, les deux bras, les mollets et merde, il manque un pied.

Elle retourne la valise dans tous les sens.

Rien.

Elle pousse un cri rauque, qu'elle étouffe de ses deux mains. Pourpre, elle tente de ne pas s'égarer, d'agir méthodiquement ; descend dans la salle de bains où

elle gobe trois Tranxène de vingt milligrammes, remonte examiner le mystère. Ignore la puanteur cruelle, fouille, jure, envoie valser de droite et de gauche demi-membres, tête et mains, et finit par trouver, sous le torse gauche, un peu enfoncé dans l'abdomen et ses entrailles, le pied farceur.

Fausse peur.

Elle descend dans la cour, où le thermomètre affiche moins dix, parlez-lui de réchauffement climatique, laissez-la rire : à Millau, le 3 janvier, on n'est toujours pas réchauffé. On la voit qui cale la brouette devant l'escalier, y couche la moitié des morceaux, recouvre le paquet de quelques pelletées de feuilles de kiwis et de charmes mêlés gardés de l'automne dernier, et règle ainsi l'opération en deux allers-retours. Le corps, après avoir été convenablement tassé à coups de masse, est sans aucune protestation recouvert d'une couche de feuilles, puis d'une couche de compost, puis d'une couche de litière émanant des toilettes sèches si chères au cœur du défunt Louis, encore une couche de feuilles, encore du Louis, encore de la merde, et des feuilles encore, étrange feuilletage, trouble alchimie des déchets, mais il n'y paraît rien. Nous voilà riches d'un bon gros tas compostable prêt à amender le jardin au printemps prochain, tas sur lequel elle disperse deux entiers paquets d'activateur à compost, qu'elle arrose généreusement d'eau chaude selon les recommandations de la notice, ne négligeons aucun détail. La terre restante est étalée en haut du potager, sur le carré où poussèrent des plants de tomates par belles dizaines, là où vibronnaient l'été dernier des mouches éclatantes. Angèle y incorpore deux sacs d'or brun, observe d'un

regard circulaire et satisfait le ravissant jardin terrassé, remonte chez elle, ah oui, les mains : de belles mains, longues, talentueuses, jointures puissantes de virtuose. Rougies de sang séché, malpropres. La droite est figée dans un geste de préhension, refermée sur un stylo-encre Montblanc surdimensionné. Elle dégage sans hâte l'objet, puis entreprend de dégraisser les deux mains à l'aide d'une brosse à linge. Elle les case ensuite dans le compartiment supérieur du réfrigérateur, fonction congélateur, non sans les avoir au préalable logées dans un tupper (Nathalie fait le ménage cet après-midi et, avec la formidable, l'ébouriffante énergie qu'elle déploie, elle serait bien capable de s'attaquer à la cuisine, de la vider entièrement, placards, étagères et frigo compris – autant choisir un contenant opaque).

Elle glisse l'objet derrière les galettes de millet aux poireaux, entre le gratin de blettes bio et la purée de légumes de saison, se douche longuement, se débarrasse de l'odeur âcre et puissante du cadavre, s'habille plutôt chic, urbaine, se maquille d'une touche de mascara, compose le 06 83 14 39 40, tombe sur le répondeur, laisse un message affectueux, appelle-moi dès que tu en as envie.

Légalement sonnée par les Tranxène, à peine en retard, Angèle Guillometaz se rend au lycée polyvalent du Haut-Languedoc.

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01ELJN000591.N001
Dépôt légal : janvier 2014